

ou celles dont l'idée est la plus abstraite. Je tiendrai pour l'idée et non pour le médium.

Les médiums abstraits appartiennent aussi bien à l'architecture qu'à la sculpture, la peinture et la musique... Mais ce n'est pas le lieu de se lancer ici plus loin dans l'examen de ces choses. L'idée la plus abstraite qu'on puisse imaginer est la génialité sensuelle. Par quel médium se peut-elle exprimer? uniquement par la musique. Il est impossible de l'exprimer par la sculpture, car elle est en elle-même une sorte d'expression de l'intériorité; on ne peut pas la peindre, car il est impossible de la fixer en des contours déterminés. Dans tout son lyrisme elle est une force, une ambiance, une impatience, une passion; de plus, elle n'existe pas dans un moment unique, mais dans une succession de moments; car, dans le premier cas, on pourrait la peindre ou la dépeindre. Qu'elle existe dans une succession de moments, cela explique son caractère épique. Toutefois elle n'est pas épique dans l'acception stricte du mot, car elle n'est pas parvenue à se faire entendre et se meut toujours avec spontanéité. Elle ne peut donc pas non plus être exprimée par la poésie. Le seul médium qui puisse la dépeindre est la musique, car la musique possède par essence un élément de durée, quoiqu'elle ne s'écoule pas dans le temps, sauf en un sens figuré. Elle ne peut pas exprimer ce qui est historique dans le temps.

Eh bien! Nous trouvons la parfaite unité de cette idée et sa forme pertinente dans le *Don Juan* de Mozart. Mais justement parce que l'idée est aussi prodigieusement abstraite et le médium abstrait lui aussi, il n'y a aucune probabilité pour que se présente jamais un concurrent de Mozart. Le bonheur de Mozart est d'avoir reçu une matière en elle-même absolument musicale et, si un autre concurrent quelconque devait rivaliser avec lui, il n'aurait rien d'autre à faire qu'à composer à nouveau le *Don Juan*. Homère a reçu une matière parfaitement épique. Mais on peut s'imaginer beaucoup d'autres poèmes épiques, puisque l'histoire offre bien d'autres matières épiques. Il n'en est pas de même pour *Don Juan*. Peut-être comprendra-t-on mieux ce qu'au fond je veux dire, si je montre cette différence à propos d'une idée semblable. Le *Faust* de Goethe est, à proprement parler, une œuvre classique; mais l'idée est historique. Le langage est le médium de *Faust*, et parce que c'est un médium beaucoup plus concret que la musique, cela permet encore d'imaginer plusieurs œuvres du même genre. Par contre, *Don Juan* est et restera unique en son espèce. Beaucoup plus encore que celles qu'exprime la sculpture, l'idée de *Don Juan* est abstraite. On comprendra par cela aisément que, s'il est en sculpture plusieurs œuvres classiques, il n'en existe qu'une seule dans le domaine de la musique. On peut naturellement imaginer grand nombre d'autres œuvres musicales classiques, cependant, une seule parmi elles aura une idée si absolument musicale que la musique y intervient, non pour accompagner, mais pour révéler l'idée elle-même, révéler son essence propre la plus intime. Voilà pourquoi, parmi ces immortels dont j'ai

parlé, Mozart occupe, grâce à son *Don Juan*, la place la plus haute.

Mais j'abandonne tout cet examen. Il n'est écrit que pour des amoureux. Et s'il suffit de bien peu pour faire plaisir aux enfants, ce sont souvent aussi, on le sait, les choses les plus étranges qui peuvent faire plaisir aux amoureux. Mon examen est comme une violente dispute d'amour, le motif n'est rien du tout et, pourtant, il a sa valeur — pour les amoureux.

Tandis que ce qui précède a essayé, de toutes les manières possibles, imaginables ou unimaginables, de faire admettre que *Don Juan* de Mozart occupe la première place parmi toutes les œuvres classiques, presque aucun essai n'a été fait pour prouver que cette œuvre est effectivement classique. Car les quelques indications qu'on trouve ici et là, justement parce qu'elles ne se présentent que comme indications, montrent que le but n'a pas été de trouver une preuve, mais simplement d'apporter un éclaircissement occasionnel. Ce procédé pourrait paraître plus que surprenant. Prouver que *Don Juan* est œuvre classique est, au sens le plus sévère, un problème de raisonnement. Par contre, l'autre effort, en ce qui concerne le vrai domaine de la pensée, est tout à fait vain. Le mouvement de la pensée est apaisé quand on reconnaît qu'il s'agit d'une œuvre classique, et aussi que toute production classique est d'égale perfection; ce qu'on veut faire de plus est néfaste au raisonnement. Tout ce qui précède est enchevêtré dans un illogisme et se réduit facilement à rien. C'est cependant tout à fait juste, car un tel illogisme est profondément motivé par la nature humaine. L'admiration, la sympathie, la pitié, l'enfant en moi, la femme en moi exigèrent plus que la pensée ne pouvait donner. La pensée était tranquilisée et reposait, heureuse, en son entendement; — je me suis alors approché d'elle et je l'ai priée de se mettre encore une fois en mouvement et de risquer tout. Elle savait bien que c'était peine perdue; mais, comme j'ai l'habitude de vivre en bonne intelligence avec elle, elle ne m'a pas, malgré tout, donné un refus. Cependant, son mouvement n'a rien apporté, — elle s'est dépassée continuellement elle-même et elle est retombée toujours en elle-même. Elle a cherché toujours à prendre pied, mais n'y a pas réussi, — elle a cherché toujours le fond, mais n'a pu ni nager ni même marcher dans l'eau. Tout cela faisait à la fois rire et pleurer et je faisais l'un et l'autre, tout en lui étant très reconnaissant de ne pas m'avoir refusé ce service. Et, bien que je sache parfaitement que cela ne sert à rien, l'envie pourrait bien me reprendre de la prier de jouer, encore une fois, ce jeu qui est pour moi une source inépuisable de plaisir. Tout lecteur qui trouve ce jeu-là ennuyeux et ne lui reconnaît aucune importance n'est évidemment pas de mes pairs, et il est bien vrai, ici comme partout ailleurs, que les enfants qui se ressemblent font les meilleurs camarades. Pour lui tout ce qui précède est superflu, tandis que pour moi c'est d'une importance tellement grande que je me joins à Horace (54) pour dire:

*exilis domus est, ubi non et multa supersunt;*